



Belle Époque

KATE CAMBOR

*« Ils ont grandi parmi les gloires
les plus éclatantes... »*

A. X. Pons

libres **Champs**

Belle Époque

libres Champs

Ken Alder, *Mesurer le monde*.

Alessandro Barbero, *Le Jour des barbares* ; *Waterloo*.

Edmund De Waal, *Le Lièvre aux yeux d'ambre*.

Antonia Fraser, *Marie-Antoinette*.

Stephen Greenblatt, *Adam et Ève* ; *Quattrocento* ; *Will le Magnifique*.

Thomas Harding, *Hanns et Rudolf*.

David George Haskell, *Un an dans la vie d'une forêt* ; *Écoute l'arbre et la feuille*.

Nathalie Heinich, *Une histoire de France*.

Laure Hillerin, *À la recherche de Céleste Albaret* ; *La Comtesse Greffuhle*.

Florian Illies, *1913. Chronique d'un monde disparu*.

Grégoire Kauffmann, *Hôtel de Bretagne. Une famille française dans la guerre et l'épuration*.

Sam Kean, *Quand les atomes racontent l'histoire du monde*.

Manjit Kumar, *Le Grand roman de la physique quantique*.

Siddhartha Mukherjee, *Il était une fois le gène* ; *L'Empereur de toutes les maladies*.

Justine Picardie, *Miss Dior*.

Graham Robb, *Une histoire buissonnière de la France* ; *Une histoire de Paris par ceux qui l'ont fait* ; *Sur les sentiers ignorés du monde celtique*.

Maxime Rovere, *Le Clan Spinoza*.

Stacy Schiff, *Cléopâtre*.

Géraldine Schwartz, *Les Amnésiques*.

Daphné Sheldrick, *Une histoire d'amour africaine*.

Guy Walters, *La Traque du mal*.

Mitchell Zuckoff, *Les Disparus de Shangri-La*.

Kate Cambor

Belle Époque

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

libres Champs

Titre original :

Gilded Youth. Three Lives in France's Belle Époque

© 2009 by Kate Cambor

Published by arrangement with Farrar, Straus and Giroux
LLX, New York

© Éditions Flammarion, 2009, pour la traduction française

© Éditions Flammarion, Paris, 2016 ;

2024 pour cette édition en « Champs ».

ISBN : 978-2-0804-3879-9

*Pour mes parents, Kathleen et Glenn,
et pour mon frère, Peter.*

Nous sommes une génération très infortunée à laquelle est échu de voir coïncider le moment de son passage à la vie avec l'arrivée des grands et effrayants événements dont la résonance remplira toute notre vie.

Paul Valéry

Prologue

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Baudelaire, « Le Voyage »

Pour les passants, c'est une soirée comme les autres, une soirée animée au café du Croissant que fréquentent les journalistes – la plupart des quotidiens ont leurs bureaux dans ce quartier de la rue Montmartre. À 9 heures, le café est bondé et, par les grandes fenêtres ouvertes, la musique et le bruit des conversations se répandent dans la nuit étouffante. Tout à coup retentissent deux détonations, puis c'est le silence, suivi d'un unique cri : « Ils ont tué Jaurès ! » La nouvelle éclate dans les rues de Paris comme un choc électrique. Nous sommes le 31 juillet 1914.

Jusqu'alors, Jean Jaurès semblait être la dernière chance d'éviter la guerre imminente. Sa grande barbe et sa carrure imposante étaient célèbres dans tout le pays : pendant près de trente ans, il a été la figure de proue du socialisme français, il a mis son éloquence et son intelligence politique

au service des plus démunis. Sa renommée a atteint un sommet en 1895, lorsqu'il s'est fait l'avocat passionné des mineurs brutalisés lors de la célèbre grève de Carmaux, puis à nouveau quelques années plus tard lorsqu'il est entré dans le tourbillon de l'affaire Dreyfus, pour soutenir d'abord le capitaine accusé, puis son illustre défenseur, Émile Zola. Mais après une vie passée à s'engager vaillamment dans les batailles politiques et économiques de son temps, il a assisté, impuissant, à l'échec de ce socialisme international auquel il s'est voué corps et âme, supplanté par l'appel grisant du nationalisme. Ses efforts pour empêcher la France de basculer dans ce qu'il appelait « les sauvages aventures balkaniques » ont provoqué la colère dans bien des camps. Léon Daudet et Charles Maurras ont été les plus venimeux et les plus violents dans leurs attaques contre le député socialiste, dénoncé comme traître, espion et ennemi de l'État. Même ses amis et ses admirateurs ont commencé à tourner le dos à Jaurès à cause de son opposition opiniâtre à la guerre. Pour le jeune Charles Péguy, son ancien protégé, le seul moyen de faire taire le leader socialiste eût été de noyer sa voix sous les roulements de tambour, tout comme les ennemis de la Révolution avaient été réduits au silence en prenant le chemin de la guillotine.

Cette journée du 31 juillet, Jaurès l'a passée à arpenter les couloirs de la Chambre pour plaider auprès de divers ministres et députés ; la pression internationale monte pour que la France entre dans le conflit européen aux côtés de son alliée la Russie, qui se prépare à la guerre depuis l'assassinat à Sarajevo de l'archiduc François-Ferdinand, en juin. Déçu et épuisé, Jaurès a annoncé en regagnant les bureaux de *L'Humanité* qu'il avait l'intention d'écrire un nouveau *J'accuse*, ultime tentative visant à renverser le cours de l'histoire en appelant à la population, comme

Zola l'avait fait avec succès lors de l'affaire Dreyfus. Mais ses amis, voyant à quel point les événements récents pèsent sur leur mentor, ont insisté pour aller d'abord se détendre et discuter au café du Croissant.

Les voilà maintenant qui se pressent autour d'une table voisine de la fenêtre, se penchant par-dessus leurs assiettes pour s'entendre malgré le vacarme. Tout à leur conversation, aucun d'entre eux ne remarque le jeune homme barbu, au visage pâle et à la cravate flottante, qui se tient sur le trottoir : Raoul Villain, proche des doctrines nationalistes de Maurras et Daudet sans appartenir à leur groupe royaliste, l'Action française. Atteint d'instabilité mentale, il traque Jaurès depuis des semaines et attend son heure pour débarrasser la France d'un homme que l'Action française a déclaré ennemi de l'État. Alors que l'on apporte le dessert, l'un des compagnons de Jaurès sort une photographie de sa fille pour la montrer au député. Jaurès félicite l'heureux père et se réattaque à sa tarte lorsque tout à coup le store s'écroule avec fracas derrière eux. Une silhouette sort de l'ombre, Villain vise et tire deux balles à l'arrière du crâne de sa victime. Inconscient, ensanglanté, Jaurès s'affaisse sur la gauche tandis que la panique et la confusion règnent dans le café. Villain est aussitôt arrêté. Quand un médecin arrive, Jaurès est déjà mort. La foule qui a commencé à se former à l'extérieur observe la scène, horrifiée : une civière blanche emporte le corps dans l'ambulance. Un étrange et triste silence descend sur la rue Montmartre. Quand le véhicule s'éloigne avec sa cargaison sanglante, les badauds poussent des cris de chagrin et de hargne. « Jaurès ! Jaurès ! Jaurès pour toujours ! » Pour d'autres, l'événement a un sens encore plus immédiat : « Ils ont tué Jaurès ! C'est la guerre. »

La nouvelle paraît dans la presse parisienne le lendemain, samedi 1^{er} août. En fin d'après-midi, les gouvernements allemand et français donnent l'ordre de mobilisation générale, qui prendra pleinement effet le jour suivant à midi. Ce soir-là, à Paris et dans les villes de France, des groupes de jeunes gens, réservistes de toutes classes, empruntent le chemin des gares, salués et encouragés par les civils : les petits gars reviendront vite, et victorieux. Beaucoup accueillent la perspective de la guerre sans crainte, plutôt avec soulagement : voici enfin l'occasion de se venger du pays qui a assiégé Paris quarante ans auparavant et qui a volé les deux provinces de l'est.

Le même jour, l'Action française diffuse un démenti : l'assassin de Jaurès n'est pas affilié au mouvement ultranationaliste. De peur des représailles, et pour ne courir aucun risque, Léon Daudet, quarante-sept ans, quitte Paris pour la Touraine avec son frère cadet Lucien. Si Léon nie publiquement toute responsabilité, la mort du socialiste ne lui fait pas verser de larmes. Alors que Jean Jaurès tentait désespérément de mettre sur pied un plan de paix, Léon Daudet et ses collaborateurs de l'Action française ont attisé les flammes de la guerre. Depuis longtemps, Léon qualifie Jaurès de menace, d'individu à « éliminer ». Mais il dit la même chose de tant d'autres ! Les espions allemands sont partout, signalent Léon et ses collègues à leurs disciples inquiets, cette alliance improbable de vieux aristocrates épouvantés par la démocratie conquérante, de commerçants inquiets en quête de boucs émissaires et de têtes brûlées qui cherchent la bagarre. Léon n'a jamais craint de susciter la controverse ; au contraire, il en vit, il lui doit sa carrière. Il a commencé très tôt, avec son roman *Les Morticoles* (1894), dans lequel il s'en prenait à un ami de sa famille, son mentor Jean-Martin Charcot, ainsi qu'à la profession médicale à laquelle on le destinait. Avec

les années, il s'est peu à peu mis à dénoncer tous ceux qui manquent de patriotisme à ses yeux : plus un homme politique est en vue, plus un capitaine d'industrie se croit protégé, plus Léon le harcèle et éprouve de fierté à voir sa victime s'effondrer. À présent, tandis que la nation tourne ses regards inquiets vers l'est, ses accusations de déloyauté généralisée et de collusion avec l'ennemi teuton commencent à sembler exactes et même prémonitoires.

Par la vitre de la voiture, il contemple la nuit trouble, pendant qu'à côté de lui son frère Lucien dort d'un sommeil agité. Léon se sent déchiré, anxieux. Difficile d'imaginer que le quadragénaire qui voyage dans ce véhicule obscur est l'un des enquêteurs politiques les plus controversés de France. Avec sa moustache broussailleuse en guidon de vélo, ses joues charnues et sa panse toujours plus large – fruit inévitable de trop nombreuses nuits d'excès dans la capitale –, Léon a un air de bonhomie. Il a pour le langage un amour quasi rabelaisien. Les mots se bousculent sous sa plume, parfois avec générosité, parfois avec une cruauté d'adolescent, dans ses pamphlets, dans ses éditoriaux et dans les romans médiocres qu'il persiste à écrire. Mais pour vraiment comprendre la force, la vitalité pure de Léon, il faut le voir dans son élément, sur scène, devant un public. Lorsqu'il précipite ses auditeurs, à force de harangues et de persuasion, dans un état fiévreux d'ardeur indignée, lorsqu'il les convainc de l'existence de complots juifs ou de menaces socialistes et de la possibilité d'une rédemption royaliste, c'est là qu'il démontre la force des mots, capables de galvaniser les hommes, de les inciter à craindre et à haïr. C'est aussi ce Léon Daudet qui se bat sur le pré, lors des nombreux duels que lui a valus son penchant au sarcasme impitoyable et aux accusations calomnieuses. Mais cette vie débridée et sans frein n'est pas

sans conséquences, conséquences qui lui pèsent à présent, alors qu'il fait route vers la maison familiale, à Orléans. Le public est changeant, il le sait, et ce qui était hier un acte de patriotisme peut devenir demain un acte de trahison, sous la plume d'un confrère journaliste. Lui qui se trouve toujours au cœur de l'action, il estime stupide et mesquin de s'éloigner de la capitale en un pareil moment, alors que la guerre est imminente.

Un éclair lumineux, un bruit de tôles froissées, voilà les dernières impressions de Léon avant qu'il ne soit projeté hors de la voiture. Son véhicule a été heurté par un camion qui roulait en sens inverse. Léon atterrit dans le fossé et reste hébété, tandis que son sang se répand par une large blessure à la tête. Lucien, qui s'en tire avec quelques menues égratignures, court vers son frère prostré. Par chance, une automobile s'approche au bout de quelques instants : c'est la princesse de Broglie, une rousse piquante, connue pour ses frasques dans la haute société, qui fait route vers son château en vallée de la Loire. Les frères Daudet et leur chauffeur s'entassent dans la limousine de la dame et sont bien vite emmenés à Artenay, hameau somnolent niché entre les collines et les champs de blé de la Beauce, à vingt kilomètres d'Orléans. Alors qu'il s'apprête à rejoindre son régiment et à partir pour la guerre, le Dr Naudet voit arriver à sa porte le groupe des blessés. Par une curieuse ironie du sort, ce jeune médecin, sur le point de participer à un conflit mondial qui se traduira par un abominable carnage, doit soigner pour fracture du crâne un homme d'âge mûr, ventripotent, dont les articles et les discours ont salué la perspective de la guerre avec un enthousiasme aveugle ! Après avoir désinfecté, puis refermé la plaie à l'aide de vingt-deux points de suture, Naudet

déclare qu'il faut désormais attendre. Le lendemain, le docteur quitte Artenay avec d'autres hommes du village et part pour la capitale, où des trains les emporteront vers l'est, vers les Allemands et, on l'espère, vers la victoire. Léon, lui, a sombré dans le coma. Tandis qu'à travers l'Europe les pères et les mères disent courageusement adieu à leurs fils, la famille de Léon continue à veiller sur lui, en priant pour qu'il reprenne connaissance. Malgré les pronostics sinistres des médecins, il finit par sortir du coma, plus de trois semaines après l'accident. Il entre ensuite en convalescence, au repos forcé. Comme il est contrariant d'être immobilisé, coupé de ses amis et de ses collègues à Paris, coupé de toute information sur ce qui se passe pendant que son pays s'arme pour la guerre ! De toute façon, il est trop vieux pour être mobilisé et, pour le moment, trop faible pour se lancer dans ses habituelles batailles rhétoriques contre les innombrables ennemis de la France. Par la fenêtre de sa chambre, Léon voit les routes de campagne, jadis paisibles, se remplir de voitures transportant des Parisiens en fuite, las et soucieux, alors que, selon la rumeur, l'armée allemande s'avance vers la capitale. Il regarde, il attend et il médite son retour.

À plusieurs centaines de kilomètres de la maison familiale où les Daudet soignent Léon et attendent des nouvelles de Paris, Jean-Baptiste Charcot, quarante-sept ans, se tient sur le pont de son trois-mâts ; il a donné l'ordre de changer de cap et, au lieu de voguer vers l'Islande, le navire regagne Cherbourg. Avec ses yeux noirs et sa silhouette mince, son épaisse moustache et sa barbe soigneusement taillée en pointe, Jean-Baptiste respire la vigueur et l'autorité. Il vient d'apprendre que son pays entre en guerre : ses hommes et lui doivent retourner dans leur patrie. Ils

encadrent un groupe d'aspirants-capitaines, et l'équipage est maintenant requis pour défendre la France ; quant à leur navire, le fameux *Pourquoi-Pas* ?, il pourra sûrement protéger les côtes françaises, après avoir bravé les icebergs traîtres de l'Antarctique et les bourrasques sans pitié de l'Atlantique. « Honneur et Patrie », telle est la devise du vaisseau, et jamais ces mots n'ont suscité autant d'émotions en chacun d'eux. Mais alors même que toutes leurs pensées se tournent vers le sud, vers la France et vers un continent sur le point de basculer dans le chaos, Jean-Baptiste ne peut s'empêcher de jeter un regard en arrière vers les eaux de l'Arctique qu'ils ne parcourront pas cet été-là. Il se rappelle sans doute sa première expédition, quand il a visité l'île désolée de Jan Mayen, dans l'océan Arctique ; c'était en 1902, il avait trente-cinq ans lorsqu'il a été initié au monde étrange et fascinant des pôles, zone vierge où s'affrontent des forces naturelles à la fois solitaires et immenses, admirables et terribles. Jean-Baptiste ressentira jusqu'à la fin de ses jours l'appel de ces espaces inimaginables. Maintenant que la distance se creuse entre les eaux septentrionales et lui, il se demande s'il reprendra un jour le chemin des confins de la Terre.

L'été 1914 a commencé dans le calme. Bien sûr, Jean-Baptiste est au courant des rumeurs et des tensions. Même dans les salons feutrés du Yacht Club de Paris, même entre les épaisses boiseries de ses couloirs poussiéreux, où il passe le plus clair de son temps à organiser ses projets scientifiques et à promouvoir l'exploration arctique, les troubles imminents se glissent dans toutes les conversations. L'apparition du célèbre explorateur, qui a conduit la première expédition antarctique française en 1903, puis une autre en 1908, suscite toujours des regards admiratifs et des murmures étouffés, parmi les membres du club comme parmi les visiteurs,

et tous veulent à présent connaître son opinion sur le meilleur choix pour la France. Pourtant, la politique, les Premiers ministres étrangers, les querelles territoriales, les munitions, les mouvements de troupes, tout cela n'est pas son domaine. En fait, Jean-Baptiste attendait cette expédition estivale à bord du *Pourquoi-Pas ?* comme une occasion de fuir, même brièvement, tous ces soucis continentaux. Il sait aujourd'hui qu'une autre expédition antarctique est hors de question : il est trop vieux, et même trop fatigué pour s'exposer à pareille épreuve. Mais il reste tant à découvrir, et les eaux glacées entre l'Islande et le Groenland sont un terrain fertile, bien que plus modeste, pour un savant de renom comme lui. Depuis deux ans, avec la prudence de l'âge, il se consacre à ses nouvelles fonctions de capitaine de navire-école, à bord d'un vaisseau qui a déjà survécu au voyage aller-retour jusque l'Antarctique. Sept ans auparavant, le *Pourquoi-Pas ?* était présenté comme le plus noble, le plus rapide des trois-mâts à affronter le défi de l'Antarctique. Jean-Baptiste n'a pas lésiné : 40 mètres de long, 460 tonnes, une coque élancée, en chêne, surmontée d'un réseau complexe de cordages, de vergues et de voiles. Par beau temps, le navire se déplace à une vitesse de sept nœuds avec son moteur à vapeur de 550 chevaux, de onze nœuds en pleine mer avec ses voiles. Comme Jean-Baptiste a insisté pour qu'il puisse résister aux conditions extrêmes de l'exploration antarctique, tout est trois fois plus solide que sur un vaisseau ordinaire de même tonnage. Jean-Baptiste est particulièrement fier des deux laboratoires de bord, remplis de paillasses et d'éprouvettes, et de la bibliothèque, qui compte près de deux mille ouvrages littéraires et scientifiques.

Le *Pourquoi-Pas ?* est son navire à lui, par lequel l'adulte exauce les rêves qui le tenaient éveillé la nuit quand il était enfant. Jean-Baptiste trouve à la fois rassurant et exaltant

de voir ces jeunes marins apprendre leur métier sur le vaisseau qui l'a porté à travers tant d'expéditions. Ses hommes, qui ont tant risqué pour partager le rêve de Jean-Baptiste, forment depuis toujours le cœur et l'âme de l'entreprise. Il veille sur eux comme s'ils étaient ses fils. Pourtant, en les entendant pousser des cris de joie à la nouvelle de la guerre, tout heureux à la pensée des Boches qu'ils vont tuer, de la gloire qui sera leur, Jean-Baptiste sent qu'ils lui échappent. Ils ont oublié tous leurs rêves d'exploration. Ils ont quitté les laboratoires et les postes d'observation. Ils ne pensent plus qu'à rentrer bien vite chez eux, non pour retrouver leur famille, mais pour faire la guerre. Honneur et Patrie... peut-être ont-ils raison, peut-être est-il temps d'abandonner le rêve arctique. Jean-Baptiste espère accomplir son devoir au cours du conflit, mais il ne peut s'empêcher de songer que cette guerre est réservée aux jeunes gens naïfs. En observant le visage de ses hommes, tournés vers la France, il se débat avec un mélange d'émotions : fierté paternelle, agacement et inquiétude pour l'avenir.

Après tout, que sait-il de la guerre ? Il ne l'a guère connue, il n'en a que de vagues souvenirs d'enfance : une bonne qui emballe leurs affaires en hâte, des doigts qui ferment les malles, la main de sa mère qui se pose sur sa tête pour l'inviter au calme et au silence, le bruit des roues des voitures, le cliquetis des sabots des chevaux sur les pavés alors que la famille fuit Paris pour éviter les bombardements et l'avancée sans relâche des armées prussiennes en 1870. Ces jeunes marins, ces enfants ne savent rien des incertitudes de la vie, que Jean-Baptiste a seulement commencé à comprendre dans l'Antarctique. Même là-bas, dans les espaces les plus inviolés, on ne peut échapper à l'emprise dangereuse du monde moderne, à l'acharnement des hommes. Combien de phoques ont-ils tués quand ils

étaient à court de vivres ? Et les baleiniers de l'île de la Déception, qui massacrent mécaniquement ces mastodontes, remplissant la baie de carcasses évidées et d'une odeur pestilentielle de mort et de putréfaction ? Ce ne sont que des animaux, mais il est troublé par leur impuissance face aux besoins incessants des hommes. « Pourquoi l'homme est-il forcé de faire du mal dès qu'il arrive quelque part ? » se demandait-il dans son journal, le 30 décembre 1908. À présent, le *Pourquoi-Pas ?* fait voile vers la France et vers de nouvelles scènes de violence envers d'autres hommes. Devant l'enthousiasme de ses élèves, il se sent anxieux, méfiant, craintif et... oui, il se sent vieux.

Tandis que le *Pourquoi-Pas ?* regagne la France, une femme est seule dans son superbe appartement du 171, rue de la Pompe, dans le 16^e arrondissement. De lourds rideaux de velours la protègent du soleil de fin d'après-midi qui, sinon, inonderait les pièces par les grandes fenêtres doubles. Immobile dans la pénombre, elle ignore que Paris s'est transformé en un tourbillon d'activité. Mais si la tension et l'euphorie sont tangibles dans les rues, un silence oppressant pèse sur cette femme en noir. Jeanne Hugo a toujours entendu les autres chanter sa beauté. Son grand-père, Victor, l'a immortalisée comme *Jeanne au pain sec*, la charmante et curieuse créature qui a fait de nouveau briller la lumière aux yeux de l'écrivain vieillissant. Elle ne compte plus le nombre de fois où elle a posé pour les peintres ou les photographes. En grandissant, sa beauté s'est confirmée. Son épaisse chevelure brune et ses yeux bleus pétillants lui ont valu quantité d'admirateurs alors qu'elle était à peine adolescente. Les amis de son frère Georges – Léon Daudet, Philippe Berthelot et Jean-Baptiste Charcot – ont tout fait pour la charmer. Ces attentions l'ont ravie, comme elles

auraient ravi n'importe quelle jeune fille. Mais qui la verrait aujourd'hui dans cette pièce sombre, alors que le monde se précipite vers la guerre, ne verrait plus qu'une ombre de sa splendeur passée. À la jeune beauté qui se faisait remarquer lors des fêtes les plus élégantes, dans les salons les plus somptueux du Paris de la Belle Époque, a succédé une femme de quarante-cinq ans, pensive, aux cheveux grisonnants. Sa silhouette, jadis admirée pour ses rondeurs, s'est alourdie et son regard jadis si vif semble vide.

Elle paraît accablée. Début avril, elle a enterré son troisième mari, Michel Nègreponte, après tout juste huit années de mariage. La mort du grand amour de sa vie lui laisse un sentiment d'isolement complet. Elle l'a rencontré alors qu'elle était bien jeune encore, chez les Lesseps : le fils du célèbre architecte du canal de Suez avait épousé la mère de Michel, une riche héritière gréco-égyptienne. Jeanne avait passé toute la soirée à danser avec Michel, alors cadet à l'école militaire de Saint-Cyr. Une alchimie immédiate les avait unis, mais la mère de Jeanne caressait d'autres projets pour elle : elle voulait la marier à un garçon issu d'une grande famille française, un gendre qui ait des relations et des racines. Jeanne avait donc été redirigée vers une amitié, puis un mariage avec Léon Daudet. Léon évoluait dans les mêmes cercles exclusifs que les jeunes Hugo et leur ami commun, Jean-Baptiste Charcot. L'alliance de ces deux grands noms de la littérature, Hugo et Daudet, avait été saluée comme l'union triomphale de deux grandes dynasties républicaines. Mais ni le mariage ni la naissance d'un fils n'a pu consolider ce couple. Ils ont divorcé quelques années après. Jeanne a trouvé le réconfort auprès de son ami d'enfance Jean-Baptiste Charcot, qui l'a toujours aimée de loin. Elle lui a expliqué que son cœur

appartenait à un autre. Malgré cet aveu, il a persisté dans son désir de l'épouser, avec l'espoir que son amour et sa tendresse suffiraient pour tous les deux. Ce mariage-là aussi s'est effondré : les fréquentes absences de l'explorateur ont élargi le fossé qui les séparait depuis le début. C'est seulement à trente-six ans qu'elle a retrouvé le jeune officier rencontré tant d'années auparavant. Lui aussi s'était marié, avec une actrice grecque nommée Eugenia Antoniadis, lui aussi avait divorcé, mais il n'avait jamais oublié la jeune femme au visage angélique et à la réputation intimidante, qui l'avait tant surpris en annonçant sur un ton orgueilleux et sans réplique qu'elle était la petite-fille de Victor Hugo. Le destin a cruellement frappé Jeanne en la privant de son troisième mari avant qu'ils n'aient le temps de vieillir ensemble. À présent, alors que les fils de France sont mobilisés, elle reste enfermée dans son chagrin, incapable d'agir, incapable d'imaginer qu'une crise internationale puisse être aussi destructrice que son deuil personnel.

Durant cet été 1914 où toute l'Europe plonge avec un enthousiasme terrifiant dans l'expérience redoutable de la guerre moderne, Léon Daudet, Jean-Baptiste Charcot et Jeanne Hugo se trouvent relégués en marge, position inconfortable dont ils n'ont pas l'habitude. Ils ont grandi parmi les gloires les plus éclatantes de la Troisième République. Leur vision du monde et de la place qu'ils y occupent s'est formée à travers leurs conversations avec des présidents et des philosophes, avec les pionniers des arts et des sciences. Ils assistaient aux réceptions les plus prestigieuses, ils passaient leurs vacances dans les villégiatures européennes les plus en vue, ils évoluaient dans les plus hautes sphères de la société parisienne avec l'assurance de princes-héritiers. Leurs pères (ou grand-père, dans le cas

de Jeanne) projettent une ombre longue, non seulement au-dessus de leurs propres enfants, mais sur toute une génération de Français : Alphonse Daudet, auteur immensément populaire, Jean-Martin Charcot, neurologue de renommée mondiale, et l'immortel Victor Hugo. Leur gloire a permis à leurs compatriotes d'avancer sans crainte vers les dernières années du XIX^e siècle. Enfants, Léon, Jean-Baptiste et Jeanne ont vu ces hommes courtisés par des empereurs, invités dans les salons les plus fermés, loués comme des héros et des trésors nationaux par leurs contemporains. Mais le passage de relais d'une génération à la suivante ne s'est pas fait sans heurts : élevés dans l'aura de pères dont la célébrité a rejailli sur eux, les trois jeunes gens ont dû porter le fardeau de leur jeunesse dorée et d'une grandeur qui n'est pas la leur.

Mieux que la plupart, Jeanne Hugo, Léon Daudet et Jean-Baptiste Charcot étaient prêts à profiter des promesses du siècle naissant. Pour cette raison, ils ont ressenti d'autant plus vivement la déception et la désorientation de leur génération : celle qui est passée des certitudes confortables de la Belle Époque au cauchemar de la Grande Guerre, puis de l'agitation de l'entre-deux-guerres au bruit des bottes nazies marchant dans les rues de Paris au début de la Deuxième Guerre mondiale. Leur vie révèle les espoirs et les désillusions d'une génération, les défis universels qui surgissent entre les rêves de la jeunesse et les réalités de l'âge, entre les désirs de grandeur et la peur de la médiocrité.

Jeanne Hugo, Léon Daudet et Jean-Baptiste Charcot ont grandi avec certaines attentes vis-à-vis d'eux-mêmes et du monde, attentes dont ils ont hérité ou qu'ils se sont eux-mêmes imposées. Ces attentes vont être compromises, voire anéanties, lorsque leurs propres démons se heurteront

aux événements internationaux. Les caprices de l'enfance cèdent la place aux concessions des adultes, quand le mariage triomphal se termine en divorce, à l'heure où la carrière est mise de côté et où la politique conduit à l'ostracisme, à l'exil et même à la guerre. Autour d'eux, une nouvelle génération d'écrivains et de politiciens se lance dans un combat œdipien aux proportions épiques ; l'enjeu en est le cœur et l'âme de la mère patrie, rien de moins. À l'issue de leur jeunesse dorée dans la haute société de la Troisième République, forcés d'affronter l'angoisse que leur inspirent leurs aînés, Léon, Jean-Baptiste et Jeanne optent pour des domaines disparates : la politique d'extrême droite, l'exploration polaire, la claustration domestique. Leur quête de soi se déroule dans les salons parisiens les plus huppés ou dans les rues de Buenos Aires, sur les côtes de l'Antarctique et dans les villages de pêcheurs bretons, elle est associée aux grands débats de leur temps, sur le pouvoir de la science, le rôle de la religion ou l'avenir de la nation. La crise alors traversée par une génération de Français se reflète dans l'histoire de ces trois jeunes gens. Les heures qu'ils ont vécues ensemble, les choix qui les ont unis ou séparés, tout cela éclaire les possibilités et les frustrations de ceux qui ont grandi sous le regard du public à l'aube du siècle dernier, vu naître et mourir cette Belle Époque qu'ils ont incarnée.

1

Les leçons du mardi

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

Térence, *Heautontimoroumenos*

Le rapport au père est affecté d'une ambivalence particulière.

Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*

Le 13 octobre 1885, un jeune étranger à la barbe soignée, vêtu d'un épais manteau, sort du train et descend sur un quai noir de monde, gare du Nord. Tandis que les autres voyageurs courent, il reste un moment immobile, attendant que ses yeux et ses oreilles s'ajustent à la nouveauté du lieu. Sigmund Freud a vingt-neuf ans, il a tout abandonné, et il sent avec une étrange certitude que son avenir va se jouer ici, à des centaines de kilomètres de son adorable fiancée, Martha, et de sa chère Vienne, avec ses *Kaffeehäuser* accueillants et son imposante Ringstrasse. Il aurait pu rester chez lui, il aurait pu entreprendre la carrière respectable et prévisible à laquelle aspirent la plupart des jeunes médecins, carrière nécessaire s'il souhaite se marier. Mais il sait d'instinct qu'il veut une chose que Vienne ne peut lui offrir. Car c'est à Paris que resplendit le grand nom de Charcot.

Qui n'a entendu parler de l'illustre neurologue Jean-Martin Charcot, ou de ses fameuses leçons du mardi ? Chaque semaine, à l'hôpital de la Salpêtrière, il présente à l'étude ses patientes, qui souffrent le plus souvent d'hystérie. Il évoque leurs symptômes – logorrhée irrationnelle et spasmes convulsifs, par exemple – devant un auditoire fasciné et éclectique, composé de savants curieux, de journalistes sceptiques et de mondains élégants. Freud a lu des récits alléchants de ces séances, des histoires de corps frétilants domptés par le regard perçant et lucide du grand docteur. Sa force et son influence sont telles qu'on le surnomme « l'Empereur de la Salpêtrière ».

Charcot a été parmi les premiers à traiter l'hystérie comme un trouble neurologique relevant de la médecine, même si ses symptômes vagues ne semblent avoir aucune cause physiologique connue, même si beaucoup de ses contemporains estiment que les malades (souvent des femmes) ne sont que des simulateurs. Quel courage, quelle assurance ! Le jeune Freud est impressionné par une telle réussite. C'est avec l'espoir de trouver auprès d'un maître aussi novateur la formation et l'inspiration nécessaires pour lancer sa propre carrière qu'il se jette dans l'agitation frénétique de la capitale. « Paris, lui aussi, fut durant de longues années un but de ma désirance, et la félicité avec laquelle je foulai pour la première fois le pavé de Paris fut pour moi le garant de ce que je parviendrais aussi à l'accomplissement d'autres souhaits. »

Les premières semaines de Freud dans la Ville lumière le laissent cependant déçu et désorienté. Il se sent paresseux, déprimé et, dans ses lettres à sa plus intime confidente, Martha, il s'inquiète du coût et du rythme épuisant de la vie parisienne. Il est à l'étroit dans son hôtel du 5^e arrondissement. Son accent et sa maîtrise limitée du français

rendent difficile la moindre conversation. Incapable de se faire comprendre du serveur auquel il demandait du pain, il n'ose plus retourner au café. En attendant son premier entretien avec le grand Charcot, Freud parcourt la capitale en touriste infatigable, il se réfugie parmi les antiquités du Louvre, fuyant les étrangers et sa propre maladresse. Pour lutter contre un sentiment croissant d'infériorité, il note avec rage les symptômes de cette pathologie spécifique aux Français : leur « misérable mégalomanie » qui se traduit par des spectacles qui durent quatre heures et des repas qui en durent cinq ou six, et qui les pousse de façon aberrante à idéaliser l'activité révolutionnaire. Cette ville et ses habitants ont quelque chose qui lui paraît étrange et dérangeant : « Je les crois tous possédés par mille démons. [...] C'est le peuple des épidémies psychiques, des convulsions historiques de masse et il n'a pas changé depuis le temps de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. » Selon Freud, le grand poète qui vient de décéder quelques mois auparavant a saisi l'instabilité fondamentale de la capitale. Au premier abord, Paris semble être la ville de tous les possibles. Partout son regard est arrêté, par les bals et les cafés qui bordent les Grands Boulevards, par l'obélisque de Louxor dressé au centre de la place de la Concorde, ou par l'impressionnant déploiement de marchandises des nouveaux grands magasins. Un réseau complexe d'omnibus et de tramways transporte la population aux quatre coins de la capitale et beaucoup de gens parlent déjà avec enthousiasme du centenaire de la Révolution qui sera célébré dans quatre ans, lors de l'Exposition universelle. Mais alors que cette effervescence parisienne avait séduit Hugo, elle plonge Freud dans le désarroi. Sous l'exubérance frénétique, il devine les mornes palpitations de l'angoisse. Et il n'est pas le seul à penser qu'il y a anguille sous roche : les

spécialistes ne plaisantent qu'à demi lorsqu'ils qualifient Paris de « capitale mondiale de l'hystérie ».

Mais à mesure qu'il prend de nouvelles habitudes, Freud se met à apprécier certains avantages de la vie parisienne : il admet que le café est excellent et salue le talent dramatique de la sublime Sarah Bernhardt. C'est Notre-Dame qui lui laisse l'impression la plus durable. Une semaine après sa première visite, la cathédrale lui inspire une métaphore pour dépeindre à Martha l'évolution de ses rapports avec son nouveau mentor, Jean-Martin Charcot, auprès de qui il a commencé à étudier : « Je suis vraiment très confortablement installé maintenant, et je crois que je change beaucoup. Je vais te raconter en détail ce qui agit sur moi. Charcot, qui est l'un des plus grands médecins et dont la raison confine au génie, est tout simplement en train de démolir mes conceptions et mes desseins. Il m'arrive de sortir de ses cours comme si je sortais de Notre-Dame, tout plein de nouvelles idées sur la perfection. Mais il m'épuise et, quand je le quitte, je n'ai plus aucune envie de travailler à mes propres travaux, si insignifiants [...]. La graine produira-t-elle son fruit ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'aucun autre homme n'a jamais eu autant d'influence sur moi. »

Comme un homme désireux d'entretenir sa propre mythologie, Jean-Martin Charcot aime parler de ses origines à ses élèves. Ceux-ci colportent ensuite ses récits durant les conférences ou après la tournée des patients, et c'est ainsi qu'en viennent à se confondre les contours de la vie du maître et ceux de la discipline scientifique qu'il élabore.

Il est né à Paris le 29 novembre 1825, fils de Simon-Pierre Charcot, artisan charron de vingt-sept ans, et de

Jeanne-Georgette Saussier, qui n'avait pas encore dix-sept ans. À l'arrière-plan de ses premières années, les troubles politiques des derniers jours de la Restauration et les révoltes de 1830, immortalisées par Victor Hugo dans *Les Misérables*. Sa famille est modeste ; Jean-Martin vit avec ses parents et ses trois frères dans un quartier animé, près des Grands Boulevards. Il connaît une enfance agréable, que vient seulement attrister la mort de sa mère alors que Jean-Martin a tout juste quatorze ans. C'est malgré tout un enfant austère, qui manifeste déjà les signes de ce caractère froid et taciturne pour lequel il deviendra célèbre, et préfère passer son temps à lire et à dessiner seul plutôt qu'à jouer avec ses amis. En 1843, à dix-huit ans, alors qu'il termine ses études secondaires, il hésite entre l'art et la médecine. Il choisit finalement de devenir médecin, carrière synonyme d'ascension sociale et de réussite financière.

À l'époque, ce métier jouit d'un prestige neuf, grâce au rôle des médecins lors de la révolution de Juillet et dans la lutte contre l'épidémie de choléra en 1832. Dans *Les Français peints par eux-mêmes*, ouvrage populaire publié alors que Jean-Martin est encore au lycée, Louis Roux s'enthousiasme : « Aucune existence que nous sachions n'est plus variée, plus complète, que celle du médecin professeur. Faire marcher de front les intérêts de la science et ceux de sa fortune, avoir une clientèle et un auditoire, être obligé de révéler mille secrets au nom de l'art, n'en laisser échapper aucun par égard pour ses clients [...]. La douleur lui apparaît sous toutes les faces [...]. Un palais et une léproserie, voilà le monde pour lui. »

Régenter et observer les malades, voilà ce que désire le jeune Jean-Martin. Il entreprend donc ses études à l'École de médecine. Mince et pâle, longs cheveux sombres et petite

moustache noire, Charcot consacre l'essentiel de son temps libre à dessiner dans le Quartier latin, au lieu de se mêler au reste de la population estudiantine, pour la plupart issue comme lui de cette petite et moyenne bourgeoisie qui a fait sienne l'exhortation de Guizot, ministre de Louis-Philippe : « Enrichissez-vous ! » En 1853, il soutient sa thèse de doctorat, où il établit une distinction entre les symptômes et lésions propres à la goutte et ceux du rhumatisme chronique. Pendant les dix années suivantes, au prix d'un travail acharné, Charcot s'élève lentement mais sûrement au sein de la hiérarchie médicale, jusqu'à ce que son expérience d'enseignant et de chercheur lui permette de briguer un poste en hôpital. En 1862, à trente-sept ans, il est nommé à la Salpêtrière, où il accepte une chaire vingt ans plus tard.

Le grand portail voûté de la Salpêtrière permet au visiteur d'embrasser d'un seul regard tout le bâtiment, avec son dôme imposant qui rappelle l'hôtel des Invalides. Derrière cette façade majestueuse se cache néanmoins une institution au passé peu reluisant : construite en 1634 pour servir d'arsenal, la Salpêtrière est transformée par un édit royal de 1656 en hôpital public ou asile destiné aux femmes nécessiteuses et aux prostituées. Le traitement qui leur est réservé va de la simple négligence à la brutalité pure : les plus dérangées, confinées dans le pavillon des folles, ont souvent les mains et les pieds enchaînés, et le corps encasté dans de grands anneaux de fer fixés aux murs. Certaines sont enfermées dans des fosses où elles sont attaquées par les rats qui envahissent les lieux en hiver. En septembre 1792, l'histoire de la Salpêtrière traverse un chapitre lugubre lorsque la foule déchaînée prend les lieux d'assaut, viole et massacre quarante-cinq prisonnières et quelques chapelains de la prison, soupçonnés de complot contre-révolutionnaire. C'est seulement en 1800 que les

chaînes de fer sont remplacées par des camisoles de force. Au cours du XIX^e siècle, la Salpêtrière devient le plus grand asile d'Europe, accueillant entre cinq et huit mille malades.

Alors que beaucoup de médecins préfèrent éviter la Salpêtrière, « Versailles de la misère » plutôt que lieu d'innovation scientifique, Charcot, qui se voue désormais exclusivement à l'étude des troubles neurologiques, voit dans sa population nombreuse et diverse une excellente occasion d'étude comparative. Selon lui, ce n'est rien moins qu'un immense « musée pathologique vivant ». Quand il revient à la Salpêtrière en 1862 comme chef de service, sa première mesure, en collaboration avec son collègue Alfred Vulpian, est de tenter un inventaire des patients, dont la masse se divise en deux catégories fondamentales : la section psychiatrique abrite les aliénés, qui sont entre mille et deux mille. Les quelque trois mille autres sont principalement des femmes âgées souffrant de maladies chroniques du système nerveux, squelettomusculaire ou sensoriel. Avec Vulpian, il parcourt les salles et se lance dans une tâche ardue : pour la première fois dans l'histoire de cette institution, établir un dossier médical détaillé pour chaque cas, qui permettrait aux médecins de suivre les patients et, à leur mort, de faire le lien avec les éléments de l'autopsie. Ils écoutent le récit de longues souffrances, de lents et douloureux déclin ; ils voient des mains devenues des serres se recroqueviller vainement sur les draps minces. Au milieu des cinq mille corps les plus difformes de Paris, dans ce pêle-mêle où s'entassaient les malades les plus divers, Charcot est résolu à faire de ce qui est encore un asile où l'on enferme les indésirables l'un des grands centres mondiaux de la recherche médicale.

Pour instaurer l'ordre dans le chaos qui l'entoure, Charcot va transformer l'observation clinique des malades en

une sorte d'art divinatoire. À l'École de médecine, on commence déjà à associer les symptômes cliniques des patients vivants aux lésions anatomiques identifiées lors des examens *post mortem*. On a pu ainsi déterminer que la jaunisse était un signe hépatique, ou que les crachats sanglants avaient une origine pulmonaire, tandis que l'écume à la bouche est souvent un signe de faiblesse cardiaque ou pulmonaire. Charcot va encore un peu plus loin, en accordant une importance cruciale à l'observation attentive de ses sujets vivants : « Ce n'est pas sur le cadavre inerte qu'on peut saisir les changements incessants que la vie, dans l'infinie variété des mouvements, imprime à toutes les parties du corps humain. » Il appelle cela la méthode « anatomo-clinique ». Partant du présupposé que les symptômes externes de chaque patient sont liés à un état de difformité et de dégénérescence interne sous la forme de lésions anatomiques, Charcot conclut que ces lésions sont responsables de maux jusque-là énigmatiques comme l'épilepsie, la sclérose multiple, les attaques d'apoplexie et divers syndromes neurodégénératifs. Pour comprendre la maladie, il doit pouvoir, d'un seul regard, se faire une idée du désordre interne d'après toutes sortes de détails de surface, talent qu'il a eu le temps de peaufiner lorsqu'il rêvait de devenir artiste. Les récents progrès de la pathologie cellulaire lui permettent de remonter encore plus loin dans la recherche des origines de la maladie. Il utilise un nouveau microscope conçu par Rudolf Virchow, médecin allemand qui, en 1858, a fait avancer la théorie cellulaire en prouvant que les tissus sont composés de cellules qui restent en ordre tant qu'elles ne sont pas dérangées ou détruites par la maladie. Avec les années, Charcot développe les installations de la Salpêtrière pour faciliter son étude des maladies neurologiques, enquête de plus en plus complexe : il ajoute

un laboratoire équipé du dernier cri en matière de microscope, crée un service pour les patients hospitalisés et un autre pour les malades externes. Il ouvre aussi un musée d'anatomie pathologique, avec son atelier de moulage et de photographie. Tous les jours, du matin au soir, dans chacun de ces services, médecins et internes consacrent leurs efforts au décryptage de maladies inconnues qui apparaissent comme autant de fléaux cruels et vengeurs sur le corps de leurs victimes.

Pour Charcot, comme pour d'autres savants de sa génération, la classification des maladies – des maladies nerveuses, dans son cas – importe autant que leur traitement. Leurs méthodes offrent la possibilité alléchante d'une connaissance totale de l'être humain, y compris des mystères du cerveau et du système nerveux. Parce que ce domaine était jusque-là enveloppé de ténèbres, le zèle avec lequel Charcot y applique les nouvelles technologies en fait l'une des disciplines les plus dynamiques de la médecine moderne dans les années 1870 et 1880. Son approche et son ardeur semblent constituer la preuve suprême que la médecine peut contribuer grandement à améliorer la condition humaine.

Au cours des vingt années qui s'écoulent entre son arrivée à la Salpêtrière et sa nomination comme premier titulaire de la chaire des maladies du système nerveux à la Faculté de médecine, la première au monde, Charcot crée la neurologie moderne. Sa réputation augmente avec la publication d'une série d'études et grâce à ses techniques d'enseignement innovantes. Vers le milieu des années 1870, le travail accompli sur l'hystérie, par exemple, s'est imposé à l'attention publique avec la publication des trois premiers volumes de l'*Iconographie photographique de la*

Salpêtrière, dirigés par l'assistant de Charcot, Désiré-Magloire Bournéville. Ces livres font comprendre la réalité de l'hystérie avec leurs images éloquentes de malades atteints de divers troubles neurologiques ou en pleine crise hystérique. Ces images sont accompagnées de graphiques, schémas et autres mesures qui confèrent à l'hystérie le statut de maladie objective, tandis que ses aspects les plus titillants (détails salaces et récits de fantasmes sexuels) sont présentés avec un voyeurisme digne de ces faits divers journalistiques qui flattent les appétits les plus bas du grand public.

Lorsque Sigmund Freud arrive à Paris pour étudier auprès de Charcot à l'automne 1885, il entrevoit d'abord le génie de son professeur à travers ses cours et ses conférences. Charcot a l'habitude de donner sa conférence clinique hebdomadaire le vendredi, dans une salle cavernueuse de la Salpêtrière qui peut accueillir quatre cents personnes. Quand les visiteurs entrent par le fond de la pièce et s'avancent entre les bancs de bois, leur attention est aussitôt attirée par l'estrade basse placée face à eux, où l'on voit des statues de patients dans des postures contournées, angoissées, des moulages en plâtre de difformités bulbeuses, des dessins anatomiques multicolores de cerveaux et de colonnes vertébrales, soigneusement disposés comme autant d'icônes sur un autel. À l'arrière-plan, une immense peinture représentant Philippe Pinel brisant les fers des déments en 1795 rappelle de manière assez peu subtile que la démonstration qui va suivre est la plus récente étape d'une longue histoire de libération par la médecine. Les portes s'ouvrent et Charcot entre d'un pas rapide et résolu, en vraie force de la nature. Avec son front bas et sa mâchoire prononcée, son regard froid et pénétrant, son corps trapu, Charcot présente une nette ressemblance avec

Napoléon. Le suit en procession sa cour de médecins et d'internes qui l'aident à diriger l'École de la Salpêtrière. Dévisageant l'auditoire rassemblé devant lui, Charcot inspire profondément et se lance aussitôt dans une présentation solennelle du désordre neurologique au programme : hystérie, sclérose multiple, paralysie ou maladie de Parkinson. Alors que la plupart des docteurs qui enseignent à l'époque ont recours aux fleurs de rhétorique et aux apartés complices, Charcot dépouille ses conférences de toute affectation, de tout ornement superflu. Il s'exprime de façon précise, soignée, comme pour éviter tout malentendu. Freud, déjà conquis par l'énergie et l'intelligence de son maître, cesse brusquement d'assister aux cours des autres professeurs, convaincu qu'ils n'ont guère à offrir que « rhétorique bien agencée ». Charcot se jette corps et âme dans ces conférences, il imite différents signes cliniques – le masque de la paralysie faciale, la rigidité musculaire spasmodique d'un patient atteint de la maladie de Parkinson – ou, quand les mots lui manquent, il a recours pour se faire bien comprendre aux diagrammes, aux agrandissements d'examen microscopiques, aux statuettes, aux spécimens anatomiques ou à cette nouvelle technologie qu'est la photographie.

Freud est absolument fasciné par ces cours en lesquels il voit « un petit chef-d'œuvre de construction et d'articulation », particulièrement dans la manière dont le grand maître explique en détail le cheminement de sa réflexion. En révélant ses doutes et ses hésitations, Charcot semble réduire l'abîme entre le professeur et l'élève. Ses cours s'appuient sur des recherches exhaustives, interminables : il cite les plus récents journaux médicaux en français, en allemand et en italien, des passages de livres ou de périodiques qui ont attiré son attention, des notes prises au gré

de ses lectures, ouvrages de littérature, d'art ou d'histoire. Les patients sont hissés sur l'estrade, tantôt seuls, tantôt en groupes ; ils sont interrogés, brièvement examinés et présentés comme exemples de telle ou telle maladie. Charcot aime montrer plusieurs patients atteints de troubles légèrement différents, pour les comparer, les opposer les uns aux autres. Parfois, il fait venir trois ou quatre personnes souffrant du même mal, pour témoigner de la diversité des symptômes cliniques. Le diagnostic est en général énoncé une fois que le malade est sorti, ou il est formulé en latin. Les avancées médicales réalisées lors de ces conférences sont spectaculaires. Charcot et ses élèves travaillent à la pointe de la recherche neurologique, ils explorent des maladies comme la sclérose multiple, les arthropathies tabétiques et la sclérose latérale amyotrophique (SLA), maladies récemment identifiées et rarement mentionnées dans les manuels de l'époque. Impressionné par le talent avec lequel il diagnostique et distingue des troubles neurologiques spécifiques, Freud le compare à Adam identifiant et nommant les animaux.

Outre ces cours, Charcot commence en 1882 à donner des conférences plus informelles, les fameuses « leçons du mardi », visant à initier les élèves aux difficultés du diagnostic et de la pratique à partir des cas les plus intéressants de son service externe. Lorsque Freud arrive à Paris, Charcot consacre de plus en plus ces conférences publiques aux conditions « hystériques » comme la maladie de Parkinson ou l'épilepsie, qui ne peuvent être rattachées à aucune lésion anatomique évidente, et qui ont donc été reléguées dans la catégorie non identifiée des névroses, désordres concernant le système nerveux mais inclassables.

Bien qu'elle soit l'un des troubles mentaux les plus connus, avec son histoire qui remonte à l'Antiquité

égyptienne et grecque, l'hystérie a été largement ignorée par les médecins jusqu'au XIX^e siècle. Pourtant, dans les dernières décennies du siècle, elle devient un mal visible, voire scandaleux, et l'on observe en France une hausse rapide du nombre de diagnostics, parmi les hommes et les femmes : à la Salpêtrière, il arrive un(e) hystérique par jour. Les victimes de l'hystérie sont avant tout de jeunes femmes célibataires, appartenant à la classe ouvrière, à qui le mal a été transmis par voie héréditaire, croit-on alors, et dont les crises sont provoquées par une sorte de « lésion dynamique », un événement traumatique. Les principaux symptômes sont les convulsions, les crises spasmodiques et les sensations de strangulation. Évanouissements, paralysies, quintes de toux et trances sont aussi fréquents. C'est une maladie particulièrement contrariante à une époque où les scientifiques sont soucieux de classification et préfèrent penser que chaque mal a ses marques distinctives fixes et identifiables. Avec une élégance stupéfiante, Charcot range ces symptômes apparemment disparates selon des lois sans ambiguïté. Se fondant sur des observations attentives et répétées, il affirme que les symptômes de l'attaque hystérique se révèlent entièrement prévisibles. Charcot pense qu'il s'agit d'une maladie réelle et guérissable, dont la cause première se trouve dans la dégénérescence héréditaire du système nerveux.

Ces présentations contribuent à populariser les théories de Charcot et à consolider sa réputation auprès du grand public. Charcot estime que son travail est de rendre la maladie mieux connue et donc plus facile à traiter, mais beaucoup redoutent les conséquences de ses découvertes. Le lien entre le système nerveux central et le comportement humain fait alors l'objet d'une exploration accrue dans les cercles littéraires, artistiques et juridiques, à

Table

<i>Prologue</i>	11
1. Les leçons du mardi	27
2. Le groupe des Cinq	53
3. Hauteville House	87
4. Les benjamins de la république.....	115
5. Pour le meilleur et pour le pire.....	135
6. Dégénérescence	155
7. Dégradation	179
8. L'héritière et le gentleman des pôles.....	213
9. Le polémiste.....	255
10. Les péchés du père.....	285
11. Le dernier voyage.....	311
12. Le dernier chapitre.....	337
<i>Références</i>	355
<i>Bibliographie</i>	381

Belle Époque

KATE CAMBOR

Ils étaient la jeunesse dorée de leur époque. Le fils d'Alphonse Daudet, la petite-fille de Victor Hugo, le fils du professeur Charcot : Léon, Jeanne et Jean-Baptiste sont tous trois héritiers des plus grands noms du XIX^e siècle. Trois vies intimement liées : nés dans les années 1860, ils ont évolué dans le même milieu ; enfants, ils ont joué ensemble, jeunes gens ils se sont aimés.

D'une plume élégante, Kate Cambor nous fait entrer dans la chair même de leur temps. Les dîners littéraires réunissant Daudet, Flaubert, Zola, Tourgueniev et Goncourt, le scandale de Panama, l'affaire Dreyfus, la découverte de l'Antarctique, les aventures du *Pourquoi-Pas ?...* Fourmillant de personnages et d'arrêts sur image saisissants, ce livre se dévore comme un film, comme un roman : le roman de la Belle Époque.

Kate Cambor est historienne et vit aux États-Unis. *Belle Époque* est son premier livre.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury.

libres **Champs**

Une époque, un récit,
l'exactitude des sources
racontées à la manière
d'un roman car la réalité,
souvent, dépasse la fiction.

Flammarion